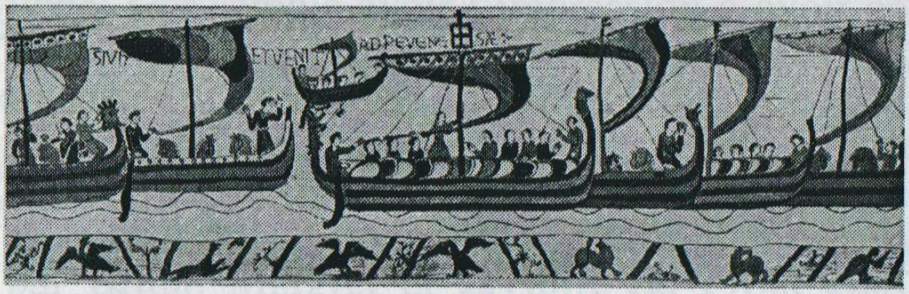
XAVIER HÉNAFF

Dîner

Chez Raoul et Martine

Le 18 décembre 1996



Dans l'après-midi, j'appelle au Téléphone, Martine me répond; je lui demande si elle désire du vin choisi pour le dîner prévu ce soir. Elle me dit que non : pour aller avec le sanglier, question épineuse, évidemment, Raoul aurait pensé à un magnum de médoc, et Yves Jacq a prévu d'apporter du Saint-Emilion, qui convient, selon son opinion.

Martine me passe Raoul, qui farfouille dans sa cave. Il examine un magnum de Fourcas-Hosten, qui, à mon sens, doit convenir. Mais, à tout hasard, je lui propose un Latour 78, que je vais chercher à Lézongar. En fait, je me suis trompé, et l'emballage de papier de soie ne portant pas de millésime, j'apporte chez eux un Latour 77 à 19H. Martine, qui est descendue pour me recevoir, se préparait à prendre un bain et se trouve embarrassée, ayant laissé les robinets ouverts sur sa baignoire en cours de remplissage.

Là-dessus arrive Raoul, porteur de la précieuse sauce Grand Veneur qu'il est allé chercher chez son traiteur. Martine me montre le cuissot de sanglier qu'elle à mis au four, comptant sur une cuisson de trois heures pour une pièce de cette taille. Je fais un tour à la cave avec Raoul, approuve son Fourcas-Hosten et retourne à Loquéran pour mettre ma voiture au garage et m'habiller.

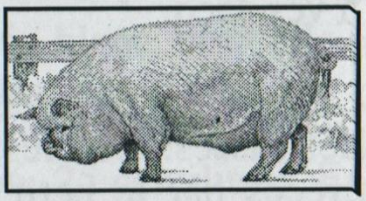
Muni de ma canne et d'un parapluie de précaution, je m'en vais donc tranquillement à pied chez Raoul et Martine où j'arrive à 20h,30. Les deux Martine sont là, qui fument, à ma grande contrariété, et je leur marque ma désapprobation, ce qui les embarrasse.

Arrivent aussitôt Yves Jacq et sa femme. Il fait un brouillard très dense, et les Dor, venant de Quimper, arriveront plus d'une demi-heure plus tard, nous donnant quelque perplexités par ce retard.

En les attendant, Raoul et Martine nous servent un excellent champagne accompagnant des tartines chargées de terrine de sanglier. Nous nous interrogeons aimablement sur l'endroit où Didier a pu héroïquement tuer cette bête dont nous nous nourrirons ce soir, les uns suggérant la Sologne et les autres la Normandie.

Nous remercions tous Martine Nabert d'avoir eu soin de porter sa belle bague d'émeraude entourée de diamants, souvenir de sa mère, l'examinons avec intérêt et lui en faisons compliment.

Michel Dor et sa femme arrivent enfin, nous reprenons le champagne et les tartines au pâté de sanglier, terminant cet épisode par des cacahuètes décortiquées. Suite à nos présentations, Michel Dor fait état de ses relations amicales avec mon cousin Jean-Jacques. Comme je n'ai guère le goût de la comédie, je lui fais remarquer que personnellement je n'aime guère cet individu, que j'ai le regret de considérer comme un intrigant, et un arriviste sans scrupules, toujours disposé à bouffer à tous les rateliers.



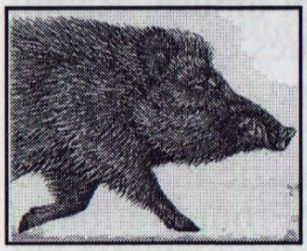
Michel Dor semble avoir l'impression d'avoir commis une gaffe, qu'il essaie d'atténuer, ce qui m'amuse. Raoul, naturellement, veut embrayer sur Jean-Jacques en renfort de mes dires, ce qui sème l'angoisse dans le cœur de sa tendre épouse, laquelle fait remarquer les mérites de mon cher cousin d'avoir eu le courage de permettre à Pouldreuzic la visite de l'usine par Bruno Maigret et sa suite du Front National. Raoul opine dans le même sens, et leur naïveté me ferait rire.

Au moment où nous nous levons pour passer à table, j'explique à Michel Dor la genèse juridique de mes différends avec la maffia de Pouldreuzic. J'estime que Jean-Jacques abuse en voulant avoir à la fois la disposition personnelle mal acquise du bien commun et celle de l'honorabilité. Après tout, je ne vois pas pourquoi on ne dirait pas la vérité. La vérité, cela ne me dérange jamais. Et si cela dérange quelqu'un, peu me chaut. La vérité des autres repose généralement sur des insinuations, des suggestions, des dires incontrôlés. La mienne, objective, repose sur des faits et des documents.

Cette question éclaircie, nous passons à table.

Nous sommes huit : Raoul & Martine, Yves et Christine Jacq, Michel et Claudine Dor, Martine Nabert-Montestrucq et moi. Raoul et Martine président à l'anglaise, en bout de table, Raoul à l'Est, Martine à l'Ouest. Au Sud à partir de Raoul : Christine Jacq, Michel Dor, Martine Nabert. Au Nord à partir de Raoul : Xavier Hénaff, Claudine Dor, Yves Jacq.

Le menu débute par un potage au cresson servi dans des tasses. Le cresson utilisé a été cueilli dans les mares créées par le petit ruisseau qui sépare Pen an Enez de la plage de Saint-Tugen. J'entends les commentaires élogieux de Michel Dor sur la liaison à la pomme de terre du potage en question. Raoul opine qu'il faut y ajouter un peu de sel. Je n'en suis pas sûr. Egalement qu'il est meilleur bu directement à la tasse. Pas sûr non plus.



Après le potage, arrive le fameux sanglier héroïquement fusillé par Didier dans une forêt inconnue de nous.

Ce terrible fauve se présente dans nos assiettes en tranches fines accompagnées de la sauce Grand Veneur issue des secrets culinaires du traiteur, d'une mousse de carottes issue des talents des Martine, d'une fricassée de cèpes exceptionnelle voisinant avec une nappe de confiture d'airelles rapportées de Bavière. Admirable.

Et là, j'admire aussi la correspondance harmonieuse du Fourcas-Hosten 89 avec le fumet si particulier de la venaison. Si excellent soit-il, pris à part, le Latour 77, trop fin, ne convient pas. Le Saint-Emilion non plus. C'est une chance que Raoul ait eu ce magnum disponible. Il n'y a pas de doute, le mariage des vins et des mets est toujours un problème délicat, et aussi intéressant que délicat.

Jusqu'à présent, nous avons bu, entre huit : 2 bouteilles de champagne, soit 150 centilitres. Avec le magnum, cela fait 300 cl. Avec le Latour, 375 centilitres. Il ne semble pas que le Saint-Emilion ait été beaucoup bu. Quant à madame Dor, elle ne buvait que du vin blanc, dont elle a peut-être absorbé 40 cl., ce qui nous donnerait au total : 450 cl. Si nous considérons une répartition théoriquement égale, chacun aurait donc bu : 450 / 8 = 56, 25 centilitres. En quatre heures de table on ne peut pas dire que ce soit vraiment excessif. .

Le dessert venait magnifiquement conclure ce chef-d'œuvre culinaire illustrant les talents de notre chère Martine renforcés de ceux de notre autre Martine :

Une tranche de gâteau de marrons accompagnée d'une mousse au chocolat d'une tenue assez ferme, parfumée au rhum et à l'orange, selon la recette de madame Claquin. Une perfection pâtissière.

La séance levée vers une heure du matin, les Dor et les Jacq reprenaient la route de Quimper. Comme pour ma part je rentrais à pied, dans la nuit calme et douce, Raoul avait la gentillesse de me raccompagner jusqu'à ma porte.

Et voilà le récit d'une excellente soirée.

Mais, je ne sais pourquoi, elle fait remonter dans la mémoire de Raoul une lettre adressée par lui à son ami Tellovir, au sujet de la fin tragique de **Labienus,** l'illustre lieutenant de César dans la guerre des Gaules.

Non pas que ce héros ait lui aussi fini en tranches fines autant que succulentes dans nos assiettes ; nous nous sommes contentés de son souvenir. Car voici son histoire, ainsi relatée dans cette lettre :

« Mon cher Tellovir,

N'était la fidèle amitié que je te porte, ta triste ignorance des événements du passé me ferait ricaner méchamment:

Chacun sait, en effet, qu'après son tragique trépas à la bataille de Munda, l'héroïque chevalier Titus Labienus fut hâtivement transporté par des amis fidèles hors du lieu de l'action et enseveli à quelque distance de là, dans un sarcophage d'albâtre, en un lieu situé à une trentaine de kilomètres du Gadalquivir, dans un hypogée tumuliforme qui a porté depuis jusqu'à nos jours le nom de «Necropolis Romana». Pour t'en convaincre, il suffit que tu jettes un coup d'oeil sur la plus banale des cartes Michelin, approximativement au lieu où se croisent, vers Carmona, les routes qui viennent, d'une part de Alcalà de Guadaira (de l'arabe الكلاعة , « la garde », additionné du très significatif

latin *"aqua de ira",* «la source de la colère») et d'autre part de la localité qui fut *l'«Hispalis»* des Ibères, plus tard la *«Trajana»* de l'Empire, et aujourd'hui, on ne sait pourquoi, -grandeur et décadence-, la «Séville» des touristes.

Il faut rappeler ici que César avait gardé un fort mauvais souvenir de cette affaire de Munda, où il avait risqué le pire, et dont il disait volontiers par la suite que, si dans toutes les autres occasions il avait combattu pour conquérir la gloire, à Munda il avait dû combattre *«ad vitam servandam»*, pour sauver sa vie.

Ceci fait que, le pouvoir de l'imperator s'affermissant et s'étendant de la manière que l'on sait, les fidèles du défunt Labienus conçurent quelque inquiétude sur la manière dont le nouveau maître du monde pourrait avoir l'idée d'effacer le mauvais souvenir qu'il avait gardé de son aventure ibérique. Comme Labienus, durant son séjour en Bretagne, et à l'insu de César, avait entretenu des relations avec le monde druidique, ce qui lui avait assuré une pénétration facile sous d'apparentes victoires, ses fidèles décidèrent pieusement d'évacuer ses restes et embarquèrent nuitamment le sarcophage, gravé de signes non encore déchiffrés mais indiquant la protection druidique au bénéfice d'une victime de l'impérialisme romain, sur un navire ancré au port tout proche d'Hispalis, à destination du *Bro Kerne,* en Bretagne insulaire, où il devait trouver un abri sûr.

Le malheur voulut que le vent fût contraire et la houle forte dans les parages de Sena où le navire, pris en travers par les déferlantes talonna sur la roche dite *"Gorlé Greiz".* Une voie d'eau s'ensuivit, et l'aviron de gouverne fut brisé, ce qui laissa pour un bon moment le navire au pouvoir du courant de flot qui le porta vers la pointe actuellement connue sous le nom de **Pen Harn,** où il trouva un abri précaire, dont il ne put sortir. (*)

Les druides de la région, appelés par les riverains qui vinrent à l'épave à l'échouage de basse mer, lorsqu'ils virent les signes gravés sur le sarcophage, se mirent en devoir d'honorer la protection voulue par leurs frères ibériques et accueillirent en sépulture les restes de Labienus dans un de leurs sanctuaires situé à cet endroit dans une grotte inconnue des étrangers à leur secte et pourvue d'un accès extrêmement difficile et secret.

C'est là l'origine de ce nom de « *Pen Harn* », qui, tout comme la « *Necropolis Romana* » son homologue de la Bétique, signifie en langue bretonne, aujourd'hui comme alors : « nécropole ». Tu peux vérifier, c'est facile, tout au moins quant à la philologie. Quant aux témoignages matériels, cela nécessite quelques acrobaties, ce qui m'assure de demeurer encore pour quelque temps l'un des rares initiés.»

(*) Subducti patriis cladibus, hinc fugam tentabunt pelago, cum subitus ratem turbo disjiciens versus inhospita reppulit ostia.

Xavier Hervaff